



HAL
open science

De la critique du développement à la décroissance : la perspective lacano-marxiste de Serge Latouche

Ozgur Gun, Franck-D Vivien

► To cite this version:

Ozgur Gun, Franck-D Vivien. De la critique du développement à la décroissance : la perspective lacano-marxiste de Serge Latouche. Serge Latouche et la décroissance, ESPE Clermont – Auvergne Université Blaise Pascal Clermont-Ferrand, Feb 2014, Clermont-Ferrand, France. hal-04713085

HAL Id: hal-04713085

<https://hal.science/hal-04713085v1>

Submitted on 28 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Colloque « Serge Latouche et la décroissance »
ESPE Clermont – Auvergne
Université Blaise Pascal Clermont-Ferrand
12 février 2014

De la critique du développement à la décroissance : la perspective lacano-marxiste de Serge Latouche

Ozgur Gun, Franck-D. Vivien

Laboratoire REGARDS
Université de Reims Champagne-Ardenne
ozogun@gmail.com ; fd.vivien@univ-reims.fr

Résumé : La décroissance, telle que l'entend Serge Latouche, est une autre manière de signifier la « sortie de l'économie ». Cette perspective s'appuie sur un ensemble théorique très dense qui mobilise l'économie, l'anthropologie, la philosophie, la linguistique et la psychanalyse. Malgré cette complexité, le « lacano-marxisme » nous semble être une perspective théorique pertinente pour éclairer le changement social envisagé par cet auteur sous le terme de décroissance. Elle permet aussi de comprendre les raisons pour lesquelles cette « sortie de l'économie » est extrêmement difficile à concevoir.

Mots-clés : Latouche, décroissance, lacano-marxisme

From Criticism of development to degrowth : The Lacano-Marxist Perspective of Serge Latouche

Summary : Degrowth, as understood by Serge Latouche, is another way to describe how to "get out of economics". This perspective, which is the fruit of a long intellectual trajectory, relies on a dense set of theories that involves economics, anthropology, philosophy, linguistics and psychoanalysis. Despite this complexity, "Lacano-Marxism" seems to be the relevant theoretical perspective to understand social change envisaged by this author. It also explains why such a change is extremely difficult to conceive.

Keywords : Latouche, degrowth, lacano-marxism

Introduction¹

La décroissance est une perspective de changement social que dessinent certains auteurs qui donne lieu à diverses significations et à de nombreuses déclinaisons [D'Alisa *et al.*, 2014 ; Flipo, 2015]. Nous voudrions nous intéresser ici à la manière dont l'appréhende Serge Latouche [2006, 2007, 2010, 2011b, 2012a, 2014a, 2019], un des principaux contributeurs français à ce débat. Il décrit la décroissance, en effet, comme un « grand chambardement » [Latouche, 2011b, p. 183] qui aboutirait à « sortir de l'économie ». C'est à comprendre le sens de cette formule saisissante et mystérieuse – y compris, si l'on en croit Latouche², pour certains militants de la décroissance – que les économistes que nous sommes allons nous attacher. Si l'on a à l'esprit le fait qu'il n'use du terme « décroissance » que depuis 2002, apparu à l'occasion de la publication d'un article dans la revue écologiste *Silence* [Latouche, 2002] et de sa participation au colloque « Défaire le développement, refaire le monde » [Latouche, 2003] organisé à l'UNESCO, cet objectif va nous obliger à faire retour sur ses écrits les plus anciens et à montrer la persistance de certains thèmes de réflexion qui structurent son parcours intellectuel jusqu'à aujourd'hui. Celui-ci est marqué par une entreprise critique, qui se nourrit initialement d'un retour aux textes de deux grands penseurs : « épistémologie économique = Marx et Freud », écrivait ainsi Latouche [2011a], dans les années 1970, sur le tableau des amphithéâtres en guise d'introduction à son cours dispensé dans cette matière, dont il a été en France un des pionniers. C'est dans une perspective marxiste qu'il s'engage initialement comme économiste du développement au milieu des années 1960, en devenant expert au Zaïre (1964) et en s'inscrivant parallèlement en doctorat sous la direction d'Henri Denis, lequel a joué un rôle particulier au sein de l'université française pour la reconnaissance des analyses de Marx dans la théorie économique [Pouch, 2001]. Dans cette thèse, *La paupérisation à l'échelle mondiale*, soutenue en 1966, Latouche plaide pour un raccourci technologique de la part des pays du Sud, à l'image de la stratégie des « industries industrialisantes » prônée à l'époque par Gérard Destanne de Bernis [1966]. Mais, bien vite, marqué par une mission de coopération au Laos, Latouche va perdre la foi – à l'époque, explique-t-il, « on entrait en marxisme comme on entrait en religion » [Latouche, 2011a, p. 261]. De retour en France, après avoir étudié un temps le formalisme néo-ricardien de Sraffa [1960], dont il traduit l'ouvrage en français, il va entreprendre vis-à-vis du marxisme un travail critique [Latouche, 1975, 1984b] jusqu'à une rupture qu'il estime consommée [Latouche, 2009]³. Cette approche critique de l'économie politique va aussi se nourrir des enseignements des autres sciences de l'homme et de la société : philosophie, sociologie, ethnologie, psychologie. Parmi celles-ci, nous allons nous concentrer sur cette dernière et, plus particulièrement, sur la psychanalyse. Comme l'atteste la publication d'*Epistémologie et économie. Essai sur une anthropologie sociale freudo-marxiste* [Latouche, 1973], c'est à rapprocher les éléments de la critique sociale marxiste et les concepts fondamentaux de la psychanalyse qu'a travaillé, à une certaine époque, Latouche. Même si, aujourd'hui, il prend quelques distances vis-à-vis de ce

¹ Une version de cette communication a été publiée dans le numéro spécial de la *Revue francophone du développement durable* qui a fait suite à ce colloque de Clermont-Ferrand [Gun, Vivien, 2014]. Le présent texte en est une version étoffée.

² Latouche [2014a, p. 47] indique : « Il est certain que c'est le point le moins bien compris de mon analyse. Même au sein du mouvement de la décroissance, tout le monde ne comprend pas ce que cela signifie « sortir de l'économie », et c'est grave. »

³ Latouche [2011a, pp. 259-260] écrit ainsi : « Après un long parcours avec le marxisme, de la fidélité à la critique de plus en plus radicale, et ayant enfin rompu avec le rapport religieux, je revendique, à soixante-dix ans passés, le droit de penser par moi-même au-delà de Marx, voire contre lui et en tout cas à côté. »

volumineux ouvrage, qui est tout de même évoqué à plusieurs reprises dans les entretiens qu'il a accordés, il y a quelques années [Latouche, 2014a], nous voudrions montrer en quoi cette approche lacano-marxiste, qui transparaît encore ici ou là dans ses écrits, permet d'éclairer sa vision de la décroissance⁴.

Dans une première partie, nous allons faire retour sur ce que Latouche appelle « l'invention de l'économie » – entendons, les conditions historiques d'émergence et d'établissement de catégories de pensée et de pratiques sociales particulières qui vont être qualifiées d'« économiques ». Si c'est ainsi qu'est intitulé un de ses ouvrages les plus importants à ses yeux, toute son œuvre, selon son propre aveu, pourrait figurer sous ce titre [Latouche, 2005a, p. 7]. Il s'agit – et, là encore, c'est Latouche⁵ qui donne cette clef – de comprendre comme s'est opéré l'entrée dans l'économie, pour envisager la manière dont on pourrait en sortir ; ce que nous étudierons dans une deuxième partie. Nous verrons alors les difficultés d'un tel déplacement, des difficultés qui n'empêchent pas Latouche de demeurer dans une posture critique.

L'invention de l'économie

Latouche reprend à son compte la déconstruction marxiste de l'économie, qui consiste à l'extraire de l'ordre naturel et transcendant pour l'inscrire dans l'histoire. Il s'en démarque cependant par son insistance sur la dimension culturelle de l'économie et, plus encore, sur son caractère symbolique. En s'inspirant des écrits de Cornélius Castoriadis [1975], un auteur qu'il considère comme un de ses maîtres [Latouche, 2010, 2014d], il cerne ainsi ce qu'il appelle un « imaginaire économique » qui s'est peu à peu institutionnalisé et fait désormais système. La perspective de décroissance présentée par Latouche vise à se défaire de celui-ci.

Une perspective culturaliste ancrée dans l'histoire

Dire que l'on est « entré dans l'économie » signifie pour Latouche [2005a] qu'il n'y a pas de substance ou d'essence de l'économie, que l'économie n'est pas une nécessité, qu'elle ne relève pas de la nature, mais de l'histoire. On reconnaît là une posture théorique et épistémologique répandue depuis l'analyse de Marx, un des premiers à avoir insisté avec force sur le caractère historique des formations sociales, des sociétés et de leurs représentations ou idéologies, en soulignant au passage leur caractère déterminé par les modes de production. On la retrouve dans l'ensemble des travaux de Latouche : contrairement à ce que soutiennent les économistes classiques et néoclassiques, qui font de l'économie une dimension de l'homme ou de la nature [Latouche, 1975, pp. 25-26], il est clair, pour lui, que le discours économique relève de l'histoire. Pour autant, cette « invention » de l'économie ne s'explique pas par une théorie ou une philosophie déterministe de l'histoire – c'est là une de ses prises de distance vis-à-vis du marxisme –, il faut plutôt y voir une « suite d'accidents historiques » [Latouche, 1984b, p. 47], la conséquence d'« aventures » humaines [Latouche, 1984b, p. 286] « où se mêlent le hasard, le désir, la volonté » [Latouche, 2004a, p. 128], quelque chose qui ressemble à une « odyssée » [Latouche, 2005a, p. 20]. Cette « invention », comme l'appelle encore joliment Latouche [2005a,

⁴ Erich Fromm – dont on peut souligner au passage qu'il était un ami d'Illich – et Wilhelm Reich sont, par exemple, évoqués dans *Vers une société d'abondance frugale* [Latouche, 2011b, p. 84] pour décrire un capitalisme « patricien et phallogocratique ». Autre exemple, Latouche [2019, p. 41] parle, au sujet du consumérisme contemporains, de « gestion des pulsions » et de retour du « refoulé » dans le déchainement de la violence.

⁵ « Moi, déclare Latouche [2014a, p. 114], je pense qu'il faut sortir de l'économie, c'est-à-dire prendre conscience que l'économie est née, a vécu et doit aussi mourir. »

p. 13], est celle qui va voir changer peu à peu le sens du mot « économie » : alors que, chez Aristote, il désigne initialement l'art d'acquérir des biens nécessaires à la vie (*oïkos nomos*), il va progressivement désigner l'art d'acquérir des biens et de la monnaie dans un but d'enrichissement illimité (la « chrématistique »). Ce discours économique, qui vise au profit et à l'accumulation, va progressivement se construire sur des pratiques émergentes, lesquelles vont pouvoir s'appuyer sur une entreprise de légitimation et de théorisation [Latouche, 2005a, p. 16]. Il est donc, à la fois, savant (la science ou la théorie économique appréhende une catégorie de faits sociaux désignés comme « économiques ») et profane (les marchands, les individus, parlent économie au quotidien). Il n'y a rien d'universel dans cette « invention de l'économie » puisque, selon Latouche [2005a, p. 17], elle est avant tout « un processus culturel », propre à l'Occident⁶, indissociable du capitalisme, qui est parti à la conquête du monde. « Des traces, des embryons, des anticipations parfois géniales se rencontrent ici ou là, en Chine, en Inde et dans le monde arabe, écrit Latouche [2005a, p. 15], mais « l'échec » du capitalisme dans ces pays et, finalement, de « l'économie » limite les réflexions ». Ainsi, certaines sociétés peuvent être considérées comme non-économiques : c'est ce dont se rend compte Latouche quand il vit et travaille au Laos en 1966-1967, comme coopérant pour un organisme international ; il découvre alors une société « a-développée » qui, sans être idyllique, connaît une « espèce de bien-être collectif, d'art de vivre, à la fois raffiné, relativement sobre, mais en équilibre avec le milieu naturel » [Latouche, 2005c]. Ces observations font écho aux travaux d'anthropologie économique (Polanyi, Clastres, Mauss...) dont il s'est imprégné peu à peu au cours de ces mêmes années de formation. Y figurent en bonne place les analyses développées par Marshall Sahlins [1972] dans *Stone Age Economics*. Cet ouvrage, qui renverse la perspective généralement adoptée par les économistes depuis Adam Smith quant à la rareté et l'abondance, constitue aujourd'hui encore une référence dans ses écrits sur la décroissance [Latouche, 2013, p. 192 ; Latouche, 2019, p. 77]. Alors que les sociétés primitives de cueilleurs-chasseurs sont habituellement considérées comme le symbole même de la misère, Sahlins en fait des sociétés d'abondance, au sens où elles ont institué la limitation des besoins et la frugalité, et non la rareté. Dès lors, bien que, dans ces sociétés primitives, les moyens de subsistance soient extrêmement réduits, les individus y vivent dans une certaine aisance – ce que résume Sahlins [1972, p. 49] par la formule : « *Want not, lack not* ». Par là même, ces sociétés ne connaissent pas l'économie, entendue comme sphère autonome de raisonnements et de motivations qui incite à accroître la production et les échanges pour répondre aux besoins non satisfaits.

Dans les années 1980, cette perspective d'existence et de culture hors de l'économie structure la critique du développement qu'opère Latouche [1984b, 1986] dans ses ouvrages *Critique de l'impérialisme* et *Faut-il refuser le développement ?*. Comme d'autres auteurs – que Latouche [2011b, p. 166] décrit comme « une petite internationale anti- ou post-développementiste », réunie autour d'Ivan Illich – il n'a de cesse de dénoncer *L'Occidentalisation du monde* [Latouche, 1989] et « l'impérialisme culturel » présent dans la notion de « développement » et de ses diverses déclinaisons. On retrouvera cette critique dans les années 1990 quand la notion de

⁶ « L'Occident, écrit Latouche [1989, p. 11], nous apparaît comme une machine vivante, mi-mécanisme mi-organisme, dont les rouages sont des hommes et qui, pourtant, autonome par rapport à eux dont elle tire force et vie, se meut dans le temps et dans l'espace suivant son humeur propre. En bref, une « mégamachine » (...) L'Occident comme unité synthétique de ces différentes manifestations est une entité « culturelle », un phénomène de civilisation. »

« développement durable »⁷ aura émergé et se sera diffusée [Latouche, 1994]. Elle n'est, selon lui, que le dernier avatar d'une longue série d'expressions censées annoncer un « autre développement » que celui qui existe réellement, lequel, selon lui, n'est pas autre chose que la croissance, le règne du « toujours plus », le triomphe de l'univers du calcul et de la rationalité instrumentale. Pire, avec son intention de vouloir durer dans le temps, voire de déterminer de manière définitive les conditions de reproduction de l'économie, de la société et de l'environnement, la notion de développement durable symbolise le triomphe de cette idéologie économique, le fin mot de la « fin de l'histoire ».

Toutefois, pour notre auteur, malgré les apparences, ce triomphe de la rationalité économique n'est jamais total, l'autonomisation de l'économie vis-à-vis de la culture n'est jamais complète. C'est ce que l'on peut lire à travers les jalons historiques posés par Latouche [2005a] dans *L'invention de l'économie*. En allant d'Aristote à Smith, il nous montre comment cette culture de l'accumulation des richesses se cherche, s'élabore, comment elle s'affermi, mais, dans le même temps, il révèle et construit aussi une « contre-histoire » de l'économie, une histoire de l'« anti-économique »⁸ – autre définition de la décroissance chez Latouche [2011b, p. 7] –, dans laquelle ses propres écrits prennent place. De même, dans les faits, si, depuis longtemps, il peut observer cette économisation du monde à l'œuvre dans les pays du Sud, il y constate aussi des résistances à cette dynamique – c'est le thème central de *La planète des naufragés* [Latouche, 1991] : « dans les marges des villes, écrit-il, les populations bricolent une vie précaire mais décente grâce aux stratégies relationnelles fondées sur l'esprit du don et de la réciprocité » [Latouche, 2011b, p. 67]. Ces sociétés du Sud, comme il l'indique, ont été une des sources d'inspiration de sa pensée de la décroissance. « L'intérêt de l'expérience de l'Afrique, c'est de voir que ces gens survivent hors économie, comme dans les villages que j'avais trouvé au Laos », explique Latouche [2009, p. 311].

Une perspective symbolique

Réalité culturelle, proprement occidentale dans son principe, l'économique est aussi appréhendé par Latouche [2005a, p. 24] comme un système symbolique général. Suggérée par Maurice Duverger alors qu'il est étudiant en sciences politiques, la lecture d'*Eros et Thanatos* de Norman Brown [1950], un essai d'application de la psychanalyse à l'histoire, qui confronte notamment les analyses de Freud à celles de Marx⁹ et des économistes libéraux, lui ouvre les yeux sur cette dimension symbolique absente de la théorie économique. Pendant les quatre ou cinq ans qui ont suivi mai 1968, Latouche [2009, p. 309] explique qu'il a lu tout ce qui était disponible en français en matière de psychanalyse. Le sous-titre d'*Epistémologie et économique* [Latouche, 1973]

⁷ S'il rejette la notion de « développement », Latouche [2006, p. 27] reconnaît que l'adjectif « durable » ou « soutenable » a du sens : il « renvoie, non au développement « réellement existant », mais à la reproduction. La reproduction durable a régné sur la planète à peu près jusqu'au XVIII^e siècle ; il est encore possible de trouver chez les vieillards du tiers-monde des « experts » en reproduction durable. »

⁸ Latouche [2005a, p. 20] parle de « l'anti-économique » d'Aristote. Le sous-titre de *Faut-il refuser le développement ?* [Latouche, 1986] est « Essai sur l'anti-économique du Tiers Monde ».

⁹ Brown [1959, p. 31-32] écrit : « Aussi la théorie freudienne vient-elle particulièrement à propos quand l'histoire pose cette question : « Que désire l'homme au-dessus et au-delà du « bien-être économique » et du « pouvoir de maîtriser la nature ? ». Marx affirme que l'essence de l'homme est le travail et il suit la trace de la dialectique du travail dans l'histoire (...) Freud propose (...) : au-delà du travail, il y a l'amour (...) De ce point de vue, l'Eros refoulé est l'énergie de l'histoire et le travail doit être considéré comme l'Eros sublimé. De cette façon, un problème qui n'a pas été abordé par Marx peut l'être avec l'aide de Freud. »

affiche explicitement une grille de lecture freudo-marxiste pour interroger cette signification de l'économique. Même s'il continuera à se référer à Freud [Latouche, 2009, 2011a], c'est une grille de lecture lacano-marxiste¹⁰ qu'il va bientôt adopter, comme l'indique la présence dans ses écrits de la triade lacanienne du réel, du symbolique et de l'imaginaire, qui est absente chez Freud. En 1974, Latouche organise ainsi un colloque intitulé « Pratique économique et pratique symbolique », au cours duquel des économistes et des chercheurs d'autres sciences sociales – citons, entre autres, Maurice Godelier, Jean Baudrillard et Alain Caillé – confrontent leurs approches, que Latouche présente, dans l'introduction de l'ouvrage collectif qu'il éditera ensuite [Latouche (éd.), 1980], comme des dérives plus ou moins prononcées à partir de Marx (quand il parle, par exemple, du « fétichisme de la marchandise ») et de Freud, lesquelles questionnent l'univers fonctionnel, utilitaire et rationnel sur lequel s'est construite la discipline économique. Si, comme l'ont montré Veblen [1899] et Bataille [1949], les pratiques économiques peuvent être non fonctionnelles, il faut aller plus loin, selon les auteurs réunis autour de Latouche, en reconnaissant qu'elles sont fondamentalement symboliques. Selon la position ontologique que Latouche [1984a] pose de manière frontale dans *Le procès de la science sociale*, la réalité ne se réduit pas aux représentations, ni aux signifiants – au sens où elle n'est pas un effet du discours, ni une illusion – mais elle relève de la mise en forme symbolique du réel, laquelle n'est jamais achevée, ni close. Soutenir cela, ce n'est pas nier l'existence, pour prendre un exemple économique, des objets de consommation, c'est souligner, non seulement que leurs raisons d'être en tant qu'objets de consommation tiennent à ce qu'ils symbolisent à un moment donné pour la plupart des individus, mais aussi qu'il n'y a aucun lien de nécessité entre ces objets et ce dont ils sont symboliquement investis (de la même manière qu'en linguistique saussurienne, le lien entre le signifié et le signifiant est arbitraire). Considérer la réalité sociale comme réalité symbolique conduit à souligner la centralité de sa composante imaginaire. Tout symbole présuppose l'imaginaire, en tant que capacité de « voir » dans une chose quelconque (un objet, un être vivant, un mot, une idée) ce qu'elle n'est pas en soi : il faut cette capacité de représentation pour « s'imaginer », par exemple, que le signifiant (le symbole) d'une voiture de sport renvoie à la réalisation de soi comme signifié. Le lien entre un symbole donné (la croissance, par exemple) et sa composante imaginaire (l'opulence, le bonheur, la fin de la crise, etc.) ne relève d'aucune nécessité, sans que cela ne signifie pour autant que ce lien soit proprement farfelu (il a ses raisons) ou qu'il soit sans efficacité.

« [C]'est l'économie, écrit Castoriadis [1975, p. 219], qui exhibe de la façon la plus frappante – précisément parce qu'elle se prétend intégralement et exhaustivement rationnelle – la domination de l'imaginaire à tous les niveaux ». Cet imaginaire économique repose sur une sémantique particulière, à laquelle s'intéresse Latouche [2005a, p. 24], à savoir un ensemble restreint de notions – besoin, capital, division du travail... – qui se renvoient les unes aux autres, légitiment des pratiques sociales et des institutions en leur donnant sens, lesquelles, en retour, semblent donner raison à ces mots et à leur signification. Cet imaginaire a connu un nouvel essor et a acquis une nouvelle puissance avec l'avènement de la société de consommation, ainsi que

¹⁰ La nuance entre « lacano- » et « freudo-marxisme » tient à la lecture lacanienne de Freud. Celle-ci se veut être un retour aux écrits de Freud pour les débarrasser de l'interprétation « normalisatrice » dont ils sont l'objet, notamment par la psychanalyse nord-américaine. C'est aussi une autre interprétation de ce qu'est l'inconscient que propose Jacques Lacan. Alors que l'on trouve chez Freud la métaphore de l'archéologie – l'idée de strates psychiques dans lesquelles il faut creuser de plus en plus pour remonter aux origines –, Lacan va user d'une autre image inspirée par la linguistique de Ferdinand de Saussure (« L'inconscient est structuré comme un langage ») et l'anthropologie (Claude Lévi-Strauss insistant sur le symbolisme comme structure).

l'illustrent la figure et les écrits d'Edward L. Bernays¹¹, neveu de Freud, agent de presse, publicitaire et conseiller en relations publiques, qui, à partir des années 1920 aux Etats-Unis, détourna la psychanalyse au profit du marketing et de la manipulation des masses [Latouche, 2010, p. 156]. Cette « fête consumériste », à laquelle va être convié peu à peu le citoyen occidental au cours des « trente glorieuses », est magnifiquement décrite et décryptée par Jean Baudrillard [1970, 1972], ce compagnon de route lacano-marxiste de Latouche, à qui il a rendu hommage, il y a quelques années [Latouche, 2014b]. Cette société de consommation, qui repose sur les trois piliers que sont la publicité, le crédit et l'obsolescence programmée [Latouche, 2012b], tend à effacer les idées mêmes de rareté, de besoins, d'effort à consentir pour obtenir les objets, au point où – c'est un comble ! – cette société ne semble plus être économique, alors qu'elle ne l'a probablement jamais été autant...

Comment sortir de l'économie ?

Avec la conception latouchienne de l'économie comme système symbolique, il n'est plus possible d'affirmer le primat des « mots » sur les « choses » de l'économie, ou inversement, mais seulement de constater notre enfermement dans cet imaginaire. Cette circularité, ce caractère autoréférentiel, de la réalité sociale comme « tout » explique en grande partie pourquoi l'économie « tient », envers et contre (presque ?) tout. Dès lors, la sortie de l'économie ne peut s'envisager que comme une voie étroite dans laquelle les individus accepteront de s'engager du fait de la concomitance des coups de boutoir du réel provoqués par la crise environnementale avec une réflexivité sur l'ordre économique produite par l'activité intellectuelle critique.

Un idéal social d'autonomie

Fidèle à la tradition freudo-marxiste, l'idée de révolution demeure dans la perspective de changement social que dessine Latouche dans ses écrits les plus anciens comme dans les plus récents, sans que cette révolution – la décroissance en est une « véritable », écrit Latouche [2011b, p. 183] – soit donnée par une théorie totale et définitive de la réalité. Si, comme nous l'avons rappelé, l'histoire importe chez lui, elle n'est pas écrite. Cet inachèvement du réel est vertigineux, mais il est aussi gros d'espoirs : le social « n'en finit pas de se dire », note Latouche [1984a, p. 198] dans *Le procès de la science sociale*, en soulignant que l'histoire ne saurait avoir un sens, mais plusieurs (et non une infinité puisqu'il ne rejette pas l'idée de causalité). Latouche dessine alors un processus de désaliénation, un mouvement de libération de l'esprit, dont la psychanalyse offre une métaphore¹², qui conduit à une sorte d'idéal politique centré sur l'autonomie individuelle et collective : alors que nous sommes « agis » (« parlés », en somme), nous devons advenir comme sujets et décider par nous-mêmes et pour nous-mêmes de ce qu'est une « bonne vie » – une autre façon, classique dans le domaine de la philosophie, qu'a Latouche [2010, p. 75] de désigner la décroissance. Comme chez Castoriadis [Prat, 2012, p. 86 et suiv.],

¹¹ « On peut vendre un bon gouvernement à une communauté exactement comme tout autre produit », écrit Bernays dans *Propaganda*, l'ouvrage qu'il fait paraître en 1928. Sur la vie, l'œuvre et les relations de Bernays avec Freud, voir S. Aumercier [2007].

¹² Castoriadis [1975, p. 151-152] écrit : « l'autonomie, c'est ma loi, opposée à la régulation par l'inconscient qui est une loi autre, la loi d'un autre que moi ». Le fait que la régulation par l'inconscient soit « la loi de l'autre (de l'autre en moi) » renvoie à la formule de Lacan [1966, *Ecrits I*, Seuil, Paris] : « L'inconscient, c'est le discours de l'autre » (« le dépôt des visées, des désirs, des investissements, des exigences, des attentes – des significations dont l'individu a été l'objet ».

l'autonomie dont il est question ici – « l'auto-organisation consciente et lucide de la société » [Latouche, 2010, p. 146] – ne conduit pas à un état social achevé – ce qui laisserait entendre la possibilité d'une maîtrise totale de la société – mais à une « situation active », à un autre rapport entre conscience et inconscience, à un autre rapport entre les institutions que l'on se donne et la critique que l'on peut toujours en faire, à une autre relation entre l'être et l'avoir. Ce n'est plus à travers la consommation d'objets et de signes que l'individu doit (espérer) se réaliser, mais à travers l'expression de son jugement éclairé grâce à sa confrontation avec celui des autres, dans des débats contradictoires organisés au sein de cultures prodiguant la prudence, la frugalité et le partage. Au rationnel, Latouche [2004b] oppose ainsi le raisonnable comme base de l'élaboration d'une société de « subsistance moderne » [Latouche, 2010, p. 57], pour reprendre la formule qu'utilise, non sans hésitation, Ivan Illich¹³ en écho aux analyses de Sahlins sur les sociétés ayant institutionnalisé l'autolimitation des besoins. Ainsi définie, « la décroissance, selon Latouche [2011b, p. 114], peut être (...) considérée comme un éco-socialisme ».

Mais, admet notre auteur, si le « grand chambardement » que représente l'idéal de la décroissance est affaire de tous, il risque, au final, de n'être l'affaire de personne ! La question est de savoir, en effet, d'où peut venir cette mise en mouvement radical de la société. Latouche s'inscrit explicitement dans la voie étroite dessinée par Castoriadis d'une perspective de changement social absolument nécessaire, mais qui « n'a pas de sujet historique porteur » [Latouche, 2011b, p. 176]. L'embarras est perceptible quand il considère ces deux dynamiques sociales et ensembles de ressources que constituent ce qu'il nomme respectivement les alternatives « volontariste » et « historique » [Latouche, 1995]. La première est portée par ceux qui cherchent des modèles ou pensent des cités idéales, mais aussi ceux qui sont engagés dans des expérimentations concrètes qui se développent dans les marges du système capitaliste (Latouche se réfère, par exemple, aux mouvements des AMAP, des SEL, des « villes en transition » anglaises...). Occupant la place salvatrice du prolétariat chez Marx, mais sans constituer « une classe en soi ni *a fortiori* une classe pour soi » [Latouche, 1993, p. 40], l'alternative historique est constituée des « exclus du développement », des « laissés-pour-compte », des « naufragés de la planète », que l'on trouve au Nord [Barbe et Latouche, 2004] et, surtout, au Sud [Latouche, 1991], qui offrent maints exemples de vie bricolée entre tradition et modernité. Le problème, comme le pointe Latouche [1995, p. 194], est que l'alternative volontariste est séduisante dans ses objectifs, mais problématique dans ses moyens de réalisation, tandis que, à l'inverse, l'alternative historique a pour elle la vraisemblable, mais apparaît beaucoup moins séduisante aux yeux du monde. Malgré cette difficulté, c'est bien à la rencontre entre « décroissants volontaires » et « décroissants forcés », comme il les a aussi appelés, que Latouche [2014a, p. 58] aspire et œuvre.

L'environnement entre rupture et refoulement

Etant donnée la manière dont Latouche conçoit l'économie, sortir de celui-ci est nécessairement ardu : l'ordre symbolique résiste, en effet. L'imaginaire économique est manipulé par la propagande et la publicité et renoncer aux bénéfices secondaires que procure la consommation est difficile. Dans de telles conditions, qu'est-ce qui peut permettre que l'on sorte

¹³ « Appelons « subsistance moderne », écrit Illich [1977, pp. 87-88], le mode de vie dans une économie post-industrielle au sein de laquelle les gens ont réussi à réduire leur dépendance à l'égard du marché, et y sont parvenus en protégeant – par des moyens politiques – une infrastructure dans laquelle techniques et outils servent, au premier chef, à créer des valeurs d'usage non quantifiées et non quantifiables par des fabricants professionnels de besoins. »

de cet état de « servitude volontaire » ? [Latouche, 2011b, p. 106] « L'écologie est subversive, écrit Castoriadis [2005, p. 237], car elle met en question l'imaginaire capitaliste qui domine la planète. Elle en récuse le motif central, selon lequel notre destin est d'augmenter sans cesse la production et la consommation ». Cette citation, reprise à plusieurs reprises par Latouche [2006 ; 2010, p. 143] dans ses écrits sur la décroissance, indique que la question environnementale revêt à ses yeux une importance capitale pour perturber l'imaginaire économique. Bien qu'il connaisse les travaux de Nicholas Georgescu-Roegen depuis les années 1970, pendant très longtemps, ce sont ses réflexions épistémologiques qui l'ont intéressé¹⁴, les questions écologiques que soulève l'auteur de *Demain la décroissance* [Georgescu-Roegen, 1979] n'ont commencé à prendre place dans l'œuvre de Latouche qu'à partir du début des années 1990, avec la parution de *La planète des naufragés* [Latouche, 1991] et la tenue du premier Sommet de Rio (1992). Depuis cette date, notre auteur se réfère aussi essentiellement au diagnostic posé par le premier rapport au Club de Rome [Meadows *et al.*, 1972] – un rapport que saluait aussi Georgescu-Roegen¹⁵ –, les informations publiées depuis n'ayant fait, selon Latouche, que confirmer celui-ci. A travers ces deux références majeures, c'est l'idée d'une limite de la biosphère qui est recherchée, une limite qui est aujourd'hui atteinte comme en témoignent le changement climatique, la sixième crise d'extinction de masse des espèces, l'amoncellement des déchets nucléaires, etc. Cette catastrophe écologique représente l'irruption du réel dans l'imaginaire, à l'image de la porte dans laquelle on se cogne, utilisée prosaïquement par Lacan pour illustrer ce qu'est le réel. « Il est assez probable, écrit Latouche [2019, p. 109], [...] que l'inquiétante canicule de l'été 2003 a fait beaucoup plus pour aider au lancement du slogan de la décroissance et populariser ce thème que tous les arguments théoriques. » Voilà pourquoi Latouche [2010, p. 107 ; 2019, p. 110] reprend à son compte l'idée de « pédagogie des catastrophes » proposée par Denis de Rougemont en 1977¹⁶ et discute la thèse développée par Naomi Klein [2007] dans son ouvrage *La stratégie du choc : la montée d'un capitalisme du désastre*. Appelé à préciser sa vision en la matière, Latouche [2014a, p. 44] indique qu'il ne croit pas à un effondrement brutal du système économique, mais à sa désorganisation progressive, à l'image de la fin de l'Empire romain, par une succession de destructions et de réparations des infrastructures matérielles, une suite de blocages et de réorganisations du système, obligeant peu à peu les individus à imaginer et à trouver d'autres solutions, à inventer d'autres manières de vivre.

Malgré tout, on observe au sujet de la question environnementale des phénomènes de résistance, de déni et de refoulement – autres concepts centraux de la psychanalyse. C'est, selon Latouche [2010, p. 47], le rôle dévolu à la notion de développement durable qui apparaît comme un « fétiche ». Pour bien comprendre le sens de ce terme, on peut, comme le fait le philosophe lacano-marxiste contemporain Slavoj Žižek [2011], mobiliser le concept de *déni fétichiste*. Celui-ci est illustré par la célèbre formule « je sais bien mais quand même... » d'Octave Mannoni

¹⁴ Voir la référence à *La science économique, ses problèmes, ses difficultés* de Georgescu-Roegen [1970] dans Le procès de la science sociale [Latouche, 1984a, p. 86-87].

¹⁵ Comme le rappelle Clément Levallois [2010], Georgescu-Roegen s'était mis au service de Dennis Meadows et de son équipe pour répondre aux critiques que leur adressaient les économistes standards, comme Solow, Nordhaus ou Beckermann. Il prendra ensuite ses distances vis-à-vis du premier rapport au Club de Rome en critiquant la thèse de l'état stationnaire qui y est présente.

¹⁶ D. de Rougemont écrit : « Je sens venir une série de catastrophes organisées par nos soins diligents quoique inconscients. Si elles sont assez grandes pour réveiller le monde, pas assez pour tout écraser, je les dirai pédagogiques, seules capables de surmonter notre inertie et l'invincible propension des chroniqueurs à taxer de « psychose d'Apocalypse » toute dénonciation d'un facteur de danger bien avéré mais qui rapporte. »

[1969], un auteur qui, avant de devenir psychanalyste lacanien, travailla, comme Latouche, à dénoncer le colonialisme et la psychologie de la colonisation [Vatin, 2011]. Soit une première formule : « *je sais bien* qu'en faisant ce que je fais (en consommant, en produisant...), je suis en train de polluer (et que c'est grave), *mais quand même* je crois que je ne pollue pas (ou pas tant que cela, ou alors que ce n'est pas grave) ». En permettant au sujet de ne pas renoncer à ses croyances (au nom de ce qu'il sait pourtant être la réalité), le déni rend possible le maintien de sa croyance entrant en contradiction directe avec son savoir. La première formule, contradictoire et intenable dans ses termes, devient alors : « *je sais bien* que je pollue et que c'est grave, *mais* le développement durable (ou les avancées technologiques, ou le marché des droits à polluer, etc.) permet de limiter les effets de mes pratiques en termes de pollution ». Dans cette seconde formule, le développement durable, qui ressortit de l'ordre symbolique et imaginaire dominant, fonctionne comme l'incarnation du mensonge à soi-même qui permet de supporter l'insupportable réalité. L'expression développement durable permet que nos dispositions idéologiques restent imperméables au savoir que nous avons de la réalité – ici, environnementale. Derrière le développement durable, écrit Latouche [2010, p. 47], « se cache [...] la résistance au sens psychanalytique du terme ».

Une activité critique pour maintenir une voie ouverte

La sortie de l'économie étant une perspective de long terme, il faut être patient et pédagogue. C'est pourquoi une des voies de libération des esprits, ou de décolonisation de l'imaginaire [Latouche, 2005b], passe par l'activité critique. Cette critique, selon Latouche [1984a, p. 201], abolit la séparation entre le discours et le réel : « le réel se (cachant) dans les mailles du discours (...) il est aussi discours. C'est donc lui qu'il s'agit de critiquer et d'interpréter ». En conséquence, « la critique du discours économique est indissociablement critique de l'économique, interprétation de la vie économique », tout en gardant à l'esprit que l'action prescrite ne se limite pas à la seule herméneutique, mais aussi à des pratiques quotidiennes de lutte contre l'aliénation et l'hétéronomie. C'est la perspective qu'adopte Latouche [1975] dès les années 1970, à une époque où l'on discute beaucoup des travaux des théoriciens de l'école de Francfort – Latouche [2014c] reconnaissant l'importance qu'ont eu les écrits de Marcuse et de Habermas sur ses réflexions. C'est, comme l'indique la citation précédente, le point de vue qu'il défend encore avec force dans *Le procès de la science sociale* [1984a] : pour lui, l'essentiel de la science sociale doit consister en une critique des discours idéologiques, une critique qui vise à dire « le *non-dit* », à dénoncer les « significations *non-pensées* » et à démasquer les conditions de production de ces discours dominants. Cette activité est fondamentalement subversive puisqu'elle détruit les assises imaginaires de la situation socio-historique. Cette perspective est toujours celle de Latouche [2010, p. 207] : « la voie de la décroissance, écrit-il, est celle de la libre critique ». C'est aussi ce qui explique pourquoi il critique l'institution scolaire [Latouche, 2010, p. 119 et suiv.], d'une part, parce que, de la maternelle à l'université, elle pratique une certaine désinformation – notamment au travers de l'éducation au développement durable – et, d'autre part, parce que, comme le pointait Illich [1971], dans *La société sans école*, elle occulte ou détruit les autres formes de construction des sujets sociaux.

C'est, toutefois, le consumérisme qui constitue aujourd'hui sa cible privilégiée, le point de départ, selon lui, de la libération des esprits. Sortir de l'économie est d'abord, pour reprendre le titre d'un de ses ouvrages, *sortir de la société de consommation* [Latouche, 2010]. Outre qu'un certain nombre de militants de la décroissance viennent du monde de la publicité – voir, par exemple,

« Repenti », le premier chapitre de l'ouvrage de Vincent Cheynet [2008] – et s'investissent dans des collectifs « anti-pub », cette focalisation s'explique par le fait que, comme nous l'avons vu, la publicité est l'expression la plus évidente de l'envahissement de notre quotidien par une certaine vision économique du monde qui vante sans relâche le « toujours plus ». Et c'est en se référant explicitement à la psychanalyse que Latouche¹⁷ dénonce cette publicité qui s'évertue à nous faire croire que la consommation de tel ou tel objet donne du sens à notre vie, alors même qu'elle n'est que manipulation mentale et exacerbation du désir, et produisant au final beaucoup de frustration. Se présentant comme une culture à part entière, la publicité symbolise le fait que « les mots ne servent plus qu'à vendre » [Latouche, 2005a, p. 226].

Conclusion

Serge Latouche [2005c ; 2019, p. 12] considère qu'il y a deux sources à sa vision de la décroissance. La première est une perspective naturaliste qui met l'accent sur les limites environnementales à la croissance. La figure tutélaire en est Nicholas Georgescu-Roegen [1979], dont un recueil de textes traduits en français par Jacques Grinevald a été édité sous le titre *Demain la décroissance*. La seconde, qualifiée de culturaliste, met l'accent sur les limites sociales que rencontrent l'accumulation des biens et du capital et l'économicisation des rapports humains. C'est sur cette dernière que nous avons essentiellement mis l'accent, mais non pas en se référant principalement à Ivan Illich, comme le fait Latouche, mais à des racines lacano-marxistes dont on trouve encore des traces ici ou là dans ses écrits les plus récents. Nous avons montré que cette perspective, qui s'est construite sur une longue période de temps, à partir de travaux issus de différentes disciplines de sciences humaines et sociales, éclaire le sens du projet de décroissance que Latouche porte depuis une quinzaine d'années, lequel apparaît comme la poursuite d'un projet plus ancien de critique de la critique de l'économie politique et de sortie de l'économie. Au-delà de ses références à la psychanalyse, sur laquelle nous avons insisté, Latouche, en mettant ainsi l'accent sur l'imaginaire chrématistique, s'est de plus en plus tourné vers Max Weber [1905] et son « esprit du capitalisme » – un auteur qu'il cite peu pourtant, mais qui est central pour Norman Brown et Cornélius Castoriadis. Cette perspective fait que ce sont les mots et les symboles – et, partant, la consommation – qui font aujourd'hui l'objet d'une grande attention dans ses analyses – le premier chapitre du « Que sais-je » sur la décroissance est ainsi intitulé : « Pourquoi sortir de la société de consommation ? » [Latouche, 2019] –, tandis que les autres institutions du capitalisme, en particulier celles qui structurent les rapports de production, sont bien moins considérées et investiguées.

Si, pendant longtemps, Latouche ne voyait pas très bien ce qui pouvait arrêter la dynamique d'acquisition des biens et d'accumulation du capital caractéristique de la chrématistique, il l'a trouvé à partir du début des années 1990 dans la crise écologique dans laquelle nous nous enfonçons, laquelle n'a cessé depuis de prendre de l'importance dans ses écrits. En jouant sur la triade du réel, du symbolique et de l'imaginaire, cette perspective lacano-marxiste permet aussi de comprendre comment peuvent s'articuler chez Latouche les arguments tirés de ces deux traditions intellectuelles naturaliste et culturaliste, qui sont *a priori* antagonistes (la rareté est

¹⁷ Dans son ouvrage consacré à la critique de l'obsolescence programmée, Latouche [2012b, p. 20-21] écrit que le désir « porte sur un objet perdu et introuvable, selon les psychanalystes. A défaut de retrouver le « signifiant perdu », la pulsion libidinale se porte sur des objets de substitution, comme le pouvoir, la richesse, le sexe ou l'amour – toutes choses dont la soif ne connaît pas de limites -, ou encore sur le rêve impossible d'immortalité ».

naturelle dans la première, elle est socialement construite dans la seconde). C'est sous la pression du réel, avec la survenue des catastrophes de l'anthropocène [Latouche, 2010, p. 27] – accompagné du travail incessant de l'activité critique – que cet imaginaire économique est susceptible d'être remis en cause. Pour autant, cette sortie de l'économie – et, qui sait ?, son retour au sens aristotélicien originel d'un art de la subsistance, solidaire de la nature – n'est en rien programmée, l'histoire est ouverte et peut aussi bien cheminer vers des lendemains qui chanteront de plus en plus faux.

Références

- AUMERCIER S. (2007) « Edward L. Bernays et la propagande », *Revue du MAUSS*, 30, p. 452-469.
- BARBE N., LATOUCHE S. (sous la dir.) (2004) *Economies choisies ?*, Paris, Ed. de la MSH.
- BATAILLE G. (1949) *La part maudite*, Paris, rééd., Ed. de Minuit, 1967.
- BAUDRILLARD J. (1972) *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, Gallimard.
- BAUDRILLARD J. (1970) *La société de consommation. Ses mythes et ses structures*, Paris, SGPP.
- BROWN N.O. (1959) *Eros et Thanatos*, trad. fse, Paris, Denoël, 1972.
- CASTORIADIS C. (2005) *Une société à la dérive*, Paris, Seuil.
- CASTORIADIS C. (1975) *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Le Seuil.
- D'ALISA G., DEMARIA F., KALLIS G. (eds) (2004) *Degrowth : A new vocabulary for a new era*, London, Routledge.
- ChEYNET V. (2008) *Le choc de la décroissance*, Paris, Le Seuil.
- DESTANNE de BERNIS G. (1966) « Industries industrialisantes et contenu d'une politique d'intégration régionale », *Economie appliquée*, 19, 3-4, p. 415-475.
- FLIPO F. (2015) « Les cinq sources de la décroissance », *Implications philosophiques*, <http://www.implications-philosophiques.org/actualite/une/les-cinq-sources-de-la-decroissance/>
- GEORGESCU-ROEGEN N. (1979) *Demain la décroissance*, trad. fse, Lausanne, Pierre-Marcel Favre.
- GEORGESCU-ROEGEN N. (1970) *La science économique, ses problèmes, ses difficultés*, trad. fse, Paris, Dunod.
- GUN O., VIVIEN F.-D. (2014) « Les fondements épistémologiques lacano-marxistes de la décroissance chez Serge Latouche », *Revue francophone du développement durable*, 3, p. 22-33.
- ILLICH I. (1977) *Le chômage créateur*, Paris, Le Seuil.
- ILLICH I. (1971) *Une société sans école*, trad. fse, Paris, Le Seuil, 1971.
- KLEIN N. (2007) *La stratégie du choc : la montée d'un capitalisme du désastre*, trad. fse, Arles, Actes Sud, 2008.
- LACAN J. (1966) *Ecrits I*, Paris, Le Seuil.
- LATOUCHE S. (2019) *La décroissance*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? ».
- LATOUCHE S. (2014a) *Renverser vos manières de penser. Métanoïa pour le temps présent* (Entretiens avec D. Pepino, T. Paquot et D. Harpagès), Paris, Fayard/Mille et une nuits.
- LATOUCHE S. (2014b) « Le consumérisme comme simulacre du don. Relire Baudrillard après quarante-quatre ans », *Revue du MAUSS*, 44, p. 87-99.
- LATOUCHE S. (2014c) « La décroissance est-elle un nouveau paradigme de développement ? », *Revue francophone du développement durable*, 3, p. 5-21.

- LATOUCHE S. (2014d) *Cornélius Castoriadis ou l'autonomie radicale*, Paris, Le passager clandestin.
- LATOUCHE S. (2013) « Nos enfants nous accuseront-ils ? », *La Revue du MAUSS*, 42, p. 179-197.
- LATOUCHE S. (2012a) *L'âge des limites*, Paris, Ed. Mille et une nuits.
- LATOUCHE S. (2012b) *Bon pour la casse. Les déraisons de l'obsolescence programmée*, Paris, Les Liens qui Libèrent.
- LATOUCHE S. (2011a) « Oublier Freud ? », *Revue du MAUSS*, 37, p. 259-265.
- LATOUCHE S. (2011b) *Vers une société d'abondance frugale. Contresens et controverses sur la décroissance*, Paris, Mille et une nuits.
- LATOUCHE S. (2010) *Pour sortir de la société de consommation : voix et voies de la décroissance*, Paris, Les Liens qui Libèrent.
- LATOUCHE S. (2009) « Oublier Marx », *Revue du MAUSS*, 34, p. 305-313.
- LATOUCHE S. (2007) *Petit traité de la décroissance sereine*, Paris, Mille et une nuits.
- LATOUCHE S. (2006) *Le pari de la décroissance*, Paris, Fayard.
- LATOUCHE S. (2005a) *L'invention de l'économie*, Paris, Albin Michel.
- LATOUCHE S. (2005b) *Décoloniser l'imaginaire*, Lyon, Parangon/Vs.
- LATOUCHE S. (entretien avec A. Jossin) (2005c) « De Marx à la décroissance », *EcoRev – Revue critique d'écologie politique*, 21, p. 60-65.
- LATOUCHE S. (2004a) *La mégamachine. Raison technoscientifique, raison économique et mythe du progrès*, Paris, La Découverte/MAUSS.
- LATOUCHE S. (2004b) « La ruse et la prudence : l'enjeu démocratique », in S. Latouche *et al.* (sous la dir.), *Les raisons de la ruse. Une perspective anthropologique et psychanalytique*, Paris, Ed. La Découverte/M.A.U.S.S., p. 23-46.
- LATOUCHE S. (2003) « Le développement n'est pas le remède à la mondialisation, c'est le problème ! », in Appel-Marglin, F., *et al.*, *Défaire le développement, refaire le monde*, Paris, L'Aventurine, p. 15-18.
- LATOUCHE S. (2002) « A bas le développement durable ! Vive la décroissance conviviale », *Silence*, 280, <http://www.decroissance.org/textes/latouche.htm>.
- LATOUCHE S. (1995) « Autre économie ou autre société », in S. Latouche (sous la dir.), *L'économie dévoilée*, Paris, Ed. Autrement, p. 190-1995.
- LATOUCHE S. (1994) « Développement durable : un concept alibi. Main invisible et mainmise sur la nature », *Revue Tiers Monde*, 35, 137, p. 75-94.
- LATOUCHE S. (1993) « Réponse à Alain Caillé », *La revue du MAUSS*, 2, p. 37-51.
- LATOUCHE S. (1991) *La planète des naufragés : essai sur l'après-développement*, Paris, La Découverte.
- LATOUCHE S. (1989) *L'Occidentalisation du monde*, Paris, La Découverte, rééd. 2005.
- LATOUCHE S. (1986) *Faut-il refuser le développement ?*, Paris, PUF.
- LATOUCHE S. (1984a) *Le procès de la science sociale*, Paris, Anthropos.
- LATOUCHE S. (1984b) *Critique de l'impérialisme*, Paris, Anthropos, 2ème éd.
- LATOUCHE S. (éd.) (1980) *Pratique économique et pratique symbolique*, Paris, Anthropos.
- LATOUCHE S. (1975) *Le projet marxiste*, Paris, PUF.
- LATOUCHE S. (1973) *Epistémologie et économie. Essai sur une anthropologie sociale freudo-marxiste*, Paris, Ed. Anthropos.
- LEVALLOIS C. (2010) « Can de-growth be considered a policy option ? A historical note on Nicholas Georgescu-Roegen and the Club of Rome », *Ecological Economics*, 69, 11, p. 2271-2278.

- MANNONI O. (1969) *Clefs pour l'Imaginaire : ou l'Autre scène*, Paris, Le Seuil.
- MEADOWS D.H., et al. (1972) *The Limits to growth*, New York, Universe Books.
- POUCH T. (2001) *Les économistes français et le marxisme. Apogée et déclin d'un discours critique (1950-2000)*, Rennes, PUR.
- PRAT J.-L. (2012) *Introduction à Castoriadis*, Paris, La Découverte.
- SAHLINS M. (1972) *Age de pierre, âge d'abondance*, trad. fse, Paris, Gallimard, 1976.
- SRAFFA P. (1960) *Production de marchandises par des marchandises*, trad. fse, Paris, Dunod, 1970.
- VATIN F. (2011) « Octave Mannoni (1899-1989) et sa Psychologie de la colonisation. Contextualisation et décontextualisation », *Revue du MAUSS*, 37, p. 123-153.
- VEBLEN T. (1899) *Théorie de la classe de loisir*, trad. fse, Paris, Gallimard, 1970.
- WEBER M. (1905) *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, trad. fse, Paris, Flammarion, 1999.
- ZIZEK S. (2011) *Le plus sublime des hystériques*, Paris, PUF.